

## INÉDITS D'ANDRÉ GIDE ?

M. Pierre CAIZERGUES, Professeur à l'Université de Montpellier III, nous signale deux articles parus respectivement dans Le Gaulois du 12 juin et dans celui du 10 juillet 1920: "Pourquoi j'ai traduit Antoine et Cléopâtre" et "La N.R.F., un groupe d'esprits libres", qui ne semblent pas avoir été repris en livres. Nous les proposons à la sagacité de nos lecteurs. Nous remercions chaleureusement M. CAIZERGUES de nous avoir fait part de sa découverte.

Nos remerciements vont aussi à Mlle LE NAN, Conservateur en Chef à la Bibliothèque Nationale, qui nous a fourni les photocopies des articles.

### I

#### "Pourquoi j'ai traduit Antoine et Cléopâtre"

Je dois à Mme Rubinstein une succession de joies qui compteront parmi les plus vives de ma carrière. Et d'abord celle d'avoir été choisi par elle, en 1913, pour traduire une pièce admirable que depuis longtemps elle se proposait de monter. Joie des plus flatteuses que je sache, car c'est après avoir lu ma traduction de l'Offrande lyrique, de Tagore, qu'elle jugea ma prose capable de ne point trop trahir le lyrisme des plus splendides vers shakespeariens. De mon côté, je me proposais depuis longtemps de traduire un des drames de Shakespeare, mais lequel ? ... J'hésitais encore. J'acceptai donc avec enthousiasme la proposition qui m'était faite et me mis au travail aussitôt.

Il me semblait que jusqu'à présent aucun des traducteurs de Shakespeare n'avait su rendre le frémissement passionné, la richesse verbale et la poésie du texte anglais (j'excepte évidemment le Hamlet de Marcel Schwob, le Roi Lear de Loti, le Macbeth de Maeterlinck et La Nuit des Rois de Jacques Copeau), qualités que je tenais pour des plus importantes et auxquelles je m'attachai particulièrement. Les traductions précédentes d'Antoine et Cléopâtre, excellentes pour la plupart au point de vue de l'exactitude, me paraissaient ne nous présenter plus que des phrases informes et plates, dépouillées de toute

passion, de toute fleur.

Il n'est peut-être pas dans tout le théâtre de Shakespeare, d'introduction plus magistrale que celle d'Antoine et Cléopâtre. Dès les premiers vers la situation est établie, les personnages sont posés, leurs premières paroles, et malgré eux, nous les livrent dans un mélange, d'une complexité singulière, fait de poésie, de grâce à la fois forte et minaudière, d'amour rien qu'à demi sincère, d'ostentation, de suffisance et d'ardente sensualité:

Cléopâtre.-- If it be love indeed, tell me how much.

Antoine.-- There's beggary in the love that can be reckoned.

Que reste-t-il de tout cela? je le demande, que reste-t-il dans ces lignes, que j'emprunte à la traduction la plus réputée, celle de François Victor-Hugo:

Cléopâtre, à Antoine.- Si c'est vraiment de l'amour, dis-moi combien il est grand.

Antoine. - Il y a indigence dans l'amour qui peut s'évaluer.

Tout le reste est à l'avenant.

Ma traduction saura-t-elle, poétiquement parlant, se montrer un peu moins défaillante? Le public en jugera. Certainement il est une sorte de fluidité dans la langue anglaise dont la française se refuse à donner le parfait écho, mais notre langue, par contre, a de surprenantes ressources de nombre et de solidité.

Cependant, je restais un peu craintif encore, l'avouerai-je: je n'avais jamais entendu Mme Rubinstein. Une humeur vagabonde, qui m'entraînait sans cesse loin de Paris, m'avait fait manquer les représentations de Saint-Sébastien, de La Pisanelle et d'Hélène ! Certains, qui s'accordaient à louer la beauté, les gestes, les attitudes de la nouvelle tragédienne, me mettaient en garde contre l'étrangeté de son accent. Une matinée de gala, où elle devait jouer le quatrième acte de Phèdre, allait enfin me permettre d'en juger. Représentation unique, mémorable, où je me rendis plein d'appréhension. Elle parut, et dès les premiers vers j'oubliai toutes mes craintes. J'oubliai tout, et la salle et moi-même,

perdu dans une admiration sans bornes.

Ces vers de Racine, les plus beaux sans doute de notre langue, quelle n'eût pas été ma souffrance à les entendre, si peu que ce soit, déformés. Mais non, et jamais ils n'avaient retenti plus pleins, plus harmonieux ni plus tendres. Pas le moindre soupçon d'accent, et les plus prévenus, ce jour-là, durent se rendre. Nous retrouvions en Mme Rubinstein une artiste incomparable, une grande tragédienne, la seule qui désormais pût prétendre succéder à la grande Sarah. La valait-elle? La question ne se posait même pas, car, l'une et l'autre étaient incomparables; et tout le temps qu'on écoutait Ida l'on ne pouvait songer à l'autre, imaginer diction plus harmonieuse ni plus noble, compréhension de vers plus subtile, attitudes plus belles, passion plus pleine et contenue. Je ne me souviens point avoir jamais éprouvé devant la scène émotion plus parfaite et plus vive.

Or, cette même émotion, je devais l'éprouver à neuf à chaque répétition d'Antoine, car mon admiration ne m'en laissait manquer pas une. J'eus cette joie, infiniment rare, d'entendre la moindre phrase de mon texte exaltée, magnifiée par elle; chaque mot prenait son poids réel, sa signification la plus pleine, sa valeur. Et que dire de ce jeu, si divers et si sobre, de la grâce et de la plasticité des gestes?... J'avais devant moi, encore qu'en costume de ville, dans sa complexité malicieuse, Cléopâtre elle-même, "reine admirable à qui tout sied: gronder, rire, pleurer, et en qui chaque passion qui lutte affirme sa plénitude et sa beauté".

Et si déjà, sans le secours d'aucun costume et d'aucun fard, la "magicienne d'Egypte" sait à ce point subjuguier et charmer, que fera-t-elle, que ne fera-t-elle pas le soir qu'elle paraîtra dans sa gloire ?

Déjà je songe avec tristesse à tel ou tel qu'un empêchement, un départ priverait de ce spectacle et je me redis les mots d'Enobarbus à Antoine:

"Dans ce cas, Seigneur, vous auriez manqué un bien extraordinaire chef-d'oeuvre."

## II.

La Nouvelle Revue Française

## Un Groupement d'Esprits libres

La Nouvelle Revue Française n'a jamais été très portée sur le manifeste. Si l'on m'objecte celui par quoi s'ouvrit sa reprise en juin 1919, je répondrai qu'il n'offusqua personne autant qu'il fit ses fondateurs et plus anciens amis de la revue. Certaines protestations et explications s'ensuivirent qui, touchant à des idées générales, ne manquèrent pas d'intérêt. Il s'agissait de savoir si l'esprit qui nous animait avant la guerre était bien le même et méritait de rester le même, après que de tels événements nous avaient secoués. Chaque problème, et jusqu'à la raison d'être de ces problèmes, se trouvait à nouveau reposée: l'esprit français pouvait-il encore, devait-il prétendre à une impartialité, une sérénité qui semblait à première vue le dérober au vrai service? Le besoin de se dévouer à la meilleure et plus noble cause restait flagrant, mais le renoncement à la discussion n'en était-il pas la condition première? Ne devons-nous pas considérer désormais comme admises certaines vérités relatives dont la contestation compromettait la bonne santé de la France et tarissait nos énergies? Personnellement, je me gardai, par crainte de l'envenimer, de prendre part à la querelle, mais plus que jamais me paraissait nécessaire un lieu discret où pût, sans crainte de déformation, chercher à se mirer le clair visage de la France.

La Nouvelle Revue Française répugnait aux manifestes, parce que les manifestes sont le fait d'un parti et qu'elle prétendait n'être l'organe ni d'un parti ni d'une école. Un groupement d'esprits libres, également soucieux de leur métier, également préoccupés de maintenir l'art et la pensée à l'abri des préoccupations de succès et des rétrécissements ou gonflements de la mode, je crois que c'est là ce que fut, au début, notre revue, et si elle eut quelque signification, elle le dut à la valeur propre de ses collaborateurs, à leur diversité même, car aussitôt se groupèrent autour de nous des écrivains de

tendances les plus diverses; on vit dans les sommaires de la Nouvelle Revue Française, Suarès voisiner avec Claudel, Charles-Louis Philippe avec Giraudoux; comme, aujourd'hui, Jules Romains avec Valéry Larbaud et Paul Valéry avec Marcel Proust. Un petit groupe d'amis présidait au choix des manuscrits, sans souci d'exclusion, que celle de la médiocrité.

On a parlé, naturellement, de cénacle, de chapelle, de comité d'admiration mutuelle -et rien n'était plus faux, car précisément nous apportions, à ne point nous entrelouanger selon l'usage, une telle vergogne, qu'il fut d'abord bien entendu que nous ne parlerions jamais les uns des autres; et c'est en vain que nos lecteurs pouvaient chercher, dans ces pages, le moindre éloge de l'un de nous. A vrai dire, il nous paraît aujourd'hui que nous poussions trop loin cette pudeur - dont d'ailleurs nul ne nous sut gré, qui, même, ne fut point remarquée- et désormais la N.R.F. s'occupe des oeuvres de ses collaborateurs autant que des autres, les traitant ni mieux ni plus mal.

La critique devait nécessairement prendre dans notre revue une place prépondérante, car nous ne nous propositions pas, on l'a compris, d'amuser le lecteur, mais de le renseigner, de l'éclairer plutôt, et j'allais dire: de l'instruire. L'encouragement du public, tant en France qu'à l'étranger, a bien prouvé qu'il attendait cela, et de cela surtout se montra reconnaissant.

Je sais bien que ce que j'en dis n'aidera pas guère à différencier la N.R.F. de telles autres revues, la Revue critique, par exemple, ou la jeune Minerve, avec qui elle se rencontre souvent, soucieuse comme elles de tradition et de discipline; mais où elle encourt leurs reproches et par où elle diffère de celles-ci, c'est lorsqu'elle accueille certains inclassés qui, comme Rimbaud, Verlaine ou Laforgue naguère, peuvent sembler indésirables à ceux qui n'admettent pas que le génie français sans cesse s'informe à neuf et se renouvelle, et que c'est à l'extrémité du rameau que toujours se porte la sève.